

Bernard Noël

La Castration mentale



P.O.L.

Extrait de la publication

La Castration mentale

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L :

Onze romans d'œil
Journal du regard
La Reconstitution
Portrait du Monde
L'Ombre du double
Le Syndrome de Gramsci

aux éditions Fata Morgana :

Une messe blanche
Souvenirs du pâle
Le Double Jeu du tu
(en coll. avec Jean Frémon)
D'une main obscure
Le Château de Hors

aux éditions Flammarion :

Les Premiers Mots
Treize Cases du je
Magritte
Le 19 octobre 1977
Dictionnaire de la Commune
(2 vol. coll. « Champs »)
URSS aller retour
Poèmes 1
La Chute des temps
Olivier Debré
David
Géricault

aux éditions Gallimard :

Le Château de Cène
André Masson
La Chute des temps

aux éditions Hazan :

Matisse

aux éditions Ryôan-Ji

(André Dimanche) :
Marseille New York
Trajet de Jan Voss

aux éditions Talus d'Approche :

Le Sens la Sensure
La Rencontre avec Tatarka

aux éditions Unes :

Fables pour ne pas
Extraits du corps
Le Lieu des signes

aux éditions Stock :

Le Roman d'Adam et Eve

aux éditions Ombres :

La Maladie de la chair

Bernard Noël

La Castration mentale

*Édition augmentée
de douze nouveaux chapitres*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L. éditeur, 1997
ISBN : 2-86744-559-1

La scène primitive

Depuis des années et des années, une scène me poursuit : je ne l'ai pas vue, et cependant je la vois derrière mes yeux, au croisement de la mémoire et de l'imaginaire, là où fantômes et fantasmes se forment et apparaissent. Cette scène a eu lieu dans les derniers jours de mai 1871, à Paris. Un troupeau de Communards, que l'on vient d'arrêter et qu'encadrent les Versaillais, passe devant la foule ameutée sur les boulevards, dans les parages de l'Opéra : une foule de bourgeois bien mis qu'accompagnent leurs épouses en tournures et voilettes. Tous ces gens, qui ont eu peur, clament un soulagement haineux et victorieux, mais voici que dans l'excitation générale, quelques-unes des femmes s'avancent vers les prisonniers, et tout à coup arrachent la longue épingle qui retient ensemble chignon et chapeau, puis la manient à bout de bras pour crever les yeux sous les applaudissements et les rires.

Cette scène me poursuit parce qu'elle donne la mesure d'un comportement dont la répétition finit par fournir l'une des normes de mon pays. On sait que les vainqueurs, partout, sont les propriétaires de l'histoire, et qu'ils en font disparaître les épingles à chapeau, mais cette disparition, chez nous, se double à tel point d'une négation de son existence que ce refoulement ménage le retour de la même violence. Dès lors, faute d'une expression qui pourrait les exorciser, les scènes de ce genre rôdent dans l'inconscient collectif où, loin de s'apaiser, elles deviennent les appelants d'actes identiques aussitôt que l'occasion s'en présente.

Cette scène est exemplaire parce qu'elle met en scène un meurtre du regard que le pouvoir français commet régulièrement. Ici, le geste final est toujours d'aveugler l'adversaire pour qu'il ne voie pas ce qu'on lui fait, et soit donc incapable d'en témoigner valablement. Il suffit de se rapporter à deux événements récents pour constater combien la scène évoquée semble servir de perpétuel modèle. Ainsi de la rafle dite du Vel' d'Hiv et du pogrom que subirent les Algériens, à Paris même, dans la nuit du 17 octobre 1961.

Chaque fois, c'est une cruauté immédiatement couverte, sinon légalisée, par la hiérarchie de l'Etat : chaque fois le même enterrement d'une prise de conscience salutaire, comme si la lâcheté des exécutants reflétait la réalité fondamentale de nos gouvernements successifs. Quand la vérité finit par devenir

publique – et va même jusqu’à s’afficher trop tard sur les estrades de l’Etat –, c’est que l’amnistie a depuis longtemps bâillonné les victimes et mis à l’abri les bourreaux par une soumission légale de la justice au crime. On ne devrait pas s’étonner que les « révisionnistes » nient l’évidence quand la volonté officielle a toujours été de blanchir l’histoire.

Ce penchant favorise la renaissance perpétuelle du racisme, de l’exclusion et du nationalisme le plus régressif. Il favorise aussi l’apparition de lois qui sous prétexte, par exemple, de lutter contre l’immigration clandestine s’inscrivent contre toute la tradition dont se réclame chez nous la « légalité ». Ailleurs, mais dans un mouvement semblable, l’humanitaire si généreusement médiatisé prête son aide à la « purification ethnique ». Bref, tout change sans cesse de sens dans une belle confusion, qui est le nouvel ordre.

Les riches ne crèvent plus les yeux des révoltés avec des épingles à chapeau, mais avec des images. Cet aveuglement a l’avantage de n’être ni salissant ni douloureux. Le pouvoir est à nouveau divin puisqu’il peut agir invisiblement. Il faudra sans doute beaucoup de temps pour qu’on aperçoive dans cette invisibilité un crime contre l’humanité puisqu’on ne l’a pas mieux distingué chez la mafia du sang contaminé, qui, pourtant, a servi la propagation du sida avec bien plus d’efficacité que notre sexualité rendue pécheresse. Le virus, lui aussi, appartient à l’invisible : quand sa cruauté apparaît, il est trop tard. Bizarrement, ce qui

prépare les viols, les massacres, la destruction, apparaît aussi trop tard, mais uniquement parce que les responsables, pour n'être pas coupables, choisissent toujours d'aveugler.

Condition du sens

Il y a des années, je travaillais pour un éditeur plus soucieux de réussir ses livres que de les vendre. Je l'entends me dire : – Mes livres, je les fais de mon mieux, puis je les jette dans un trou, et de ce trou je ne vois jamais rien sortir..

L'image exprimait si justement la situation qu'elle se présente d'abord : j'ai vu, je vois cet homme assis au bord d'un trou vaste comme Paris, et l'un après l'autre il y jette ses livres, et rien, pas de réponse, pas d'écho.

Cet homme aimait choisir une typographie, un papier, un format, des vignettes. Comme il avait les moyens de ses goûts, il ne pensait ni au marché, ni même à la diffusion. Il faisait le livre tel qu'à ses yeux il devait être et considérait que son destin allait de soi puisqu'il avait, quant à lui, fait tout ce qu'il fallait. Que l'évidence de la qualité ne suffise pas à forcer l'atten-

tion le laissait démuné, mais il n'en continuait pas moins...

L'homme au bord du trou : ce serait une fable – la fable de l'homme qui, ayant bien semé le sens, n'a récolté que l'insensé par l'effet d'une nature dénaturée. Mais comment voir que la nature n'est pas naturelle quand son apparence n'a pas changé ?

Une fable ? Non, une anecdote seulement. Et qui a surgi tout à coup au milieu du regard tandis qu'il interrogeait la solidité des choses environnantes. Parfois, la pensée coule ainsi dans les yeux et s'en va vers les objets susceptibles de lui faire un chemin : il arrive alors qu'elle égare son projet, puis brusquement le ressaisisse par un mouvement qui la déchire et lui révèle ce courant interne : le sens.

Ecrire et parler se ressemblent par un emploi semblable du langage, et cependant l'un et l'autre ne sont pas de même nature. A chaque instant, la parole est entière comme le corps ; à chaque instant, l'écriture se cherche et, se cherchant, produit un avancement qui est la durée fragile d'où lui viendra tout à la fin un corps qu'elle ne connaîtra même pas puisqu'il se forme dans le regard de son lecteur. On parle dans le souffle ; on écrit pour subtiliser la vie à la vie et la fixer dans le tissu verbal. Du côté de l'écriture, tout advient dans un présent reporté, bien qu'écrire et parler continuent apparemment à sécréter le même sens.

Ecrire et parler se pratiquent également au présent, mais parler ne s'exerce et n'a d'effet que dans ce

présent quand écrire a pour destination un autre temps que son propre présent. L'écriture a d'abord servi la parole : elle était la mémoire lisible, et donc exacte qui permettait que soit répété ce qui n'avait lieu naturellement qu'une seule fois. On croit que l'écriture s'est emparée ensuite de la fonction de la parole : non, elle a travaillé en elle ce qui la rendait tout à fait différente et qui, justement, est la répétition.

Avoir la capacité de répéter, c'est annuler le temps, ou plutôt c'est l'absorber au point de le métamorphoser en son propre mouvement. La parole coule comme le temps ; l'écriture diffuse le sien. La parole développe un sens qui va à l'allure du temps ; l'écriture attache le temps et le fait aller à son allure. La ligne du temps ne change pas à l'extérieur de l'écrit mais, à l'intérieur elle obéit à la ligne du texte. Ces linéarités se ressemblent sans qu'elles soient semblables : dans l'une, le temps passe tout simplement ; dans l'autre, il est réversible et peut répéter son parcours. Cette aptitude au recommencement a d'ailleurs fini par détourner l'écriture de l'imitation du temps de la vie, et la voilà qui, depuis près d'un siècle, génère de l'intérieur de son propre mouvement une temporalité tout à fait autre.

Nous ne vivons qu'au présent, mais nous ne sommes pas que du présent. Sans cesse, nous engageons dans le présent tout un passé, une mémoire que cet engagement transforme. Être vivant implique une constante mise en relation du présent et du passé à

travers l'individu que nous sommes, cependant qu'à travers chacun de nous, c'est également l'ensemble du présent et du passé qui se touchent en un point. Mais qu'est-ce que le présent sinon ce toucher ?

Etre vivant croise donc ce qui fut avec ce qui est, et cette hybridation est à la fois la somme d'un mouvement et le point de départ d'un nouveau mouvement : la mobilité perpétuelle du présent est un interminable entraînement. Nos actes s'efforcent de marquer, de jalonner, de personnaliser cet entraînement. Nous avons besoin de changer le flux inexorable en voie de communication.

Ainsi, il s'agit de substituer au fil du temps une vitesse qui nous oriente plus fortement que lui. Et chacun de nous n'est en son temps que s'il affronte le problème de cette substitution comme la question vitale sans cesse fraîchement posée. A l'époque de la parole, la réponse venait de l'extérieur, et elle valait pour toute la ligne du temps puisque celle-ci menait vers Dieu. A l'époque de l'écriture, la réponse vient de l'intérieur et, valable uniquement au présent, ne saurait durer plus que lui.

La situation, bien sûr, n'est pas aussi claire. Nous sommes cultivés, c'est-à-dire conditionnés, c'est-à-dire partagés entre des ambiguïtés multiples et diverses, dont la tresse constitue la condition du sens.

J'écris, mais poser un mot après l'autre n'est pas forcément le signe que mon écrit est de l'écriture. A l'instant, je sais qu'il faudrait aborder de toutes parts

les réseaux du conditionnement pour me délier de leur effet : cette conscience n'en demeure pas moins impuissante parce qu'elle va toujours à la ligne et n'en sort pas. Il y a pourtant dans l'écriture un point de vue non perspectif, un lieu du tout à la fois, de la précipitation et de l'éclat. Ce lieu, le présent s'y dresse et, devenu vertical, refuse la continuité. Que serait une pensée refusant le flux et se cabrant ? Le sens y deviendrait-il insensé ?

Nous ne vivons qu'au présent, mais notre corps n'appartient pas au présent ; nous n'agissons qu'au présent, mais dans un contexte qui ne relève pas du seul présent. Notre corps exprime la présence du présent ; il contient aussi dans son obscurité l'énergie du passé, histoire et préhistoire confondues. Peut-être faudrait-il distinguer la chair et le corps : la chair qui ne sait pas ce qu'elle sait, et le corps qui distille et organise ce savoir. Et distinguer à l'intérieur de chaque geste ce qu'il invente et ce qu'il reproduit, ce qu'il transforme.

Chacun de nous est inlassablement sollicité par des influences qui viennent d'avant lui et qui l'emportent hors de lui, chacun est soumis à un élan dont il doit mettre en crise la trajectoire s'il veut exister par lui-même. L'espèce et l'individu s'opposent et rivalisent. Ce qu'on appelle « création » n'est au fond qu'un détournement de l'activité de reproduction.

On crée pour détourner la propagation de l'espèce. On crée pour métamorphoser la succession en

répétition, et clouer le temps à l'intérieur d'une chose unique afin qu'il n'y soit plus que de l'avenir en suspens...

La pensée que je voudrais former me fuit, comme si le mouvement dans son sens servait la distance et non pas le parcours. Ecrire produit de la matière avant de produire du sujet : pourquoi le sens n'est-il lié qu'au sujet ?

L'art a pourtant fait le trajet inverse : il a délaissé le sujet pour la matière.

Et l'image pour le signe : un signe qui est fausement abstrait puisqu'il est sensible et non pas intelligible.

L'art, même quand il se fonde sur la rupture et se proclame anti-art, n'existe qu'en suscitant un minimum d'adhésion émue. Pendant la majeure partie de son histoire, l'art s'est d'ailleurs inscrit lui-même à l'intérieur de l'adhésion générale au système religieux ou social qui réglait la marche de la collectivité. L'adhésion se confondait alors avec le sens.

En choisissant la rupture, l'art se dresse contre une adhésion liée au sens général : il s'en sépare mais avec l'appétit qu'on adhère à son sens particulier au point d'en faire bientôt le nouveau sens général. Ce mouvement de rupture et d'appel est la contradiction qui donne encore un peu de souffle à notre époque.

L'adhésion consistait autrefois à partager l'entraî-

nement collectif : elle relevait de la foi, et celle-ci était le liant qui assurait la circulation du sens dans toutes les parties de la société. La foi allait jusqu'à permettre une entente universelle qui, à travers la foule des langues, faisait retentir une langue sacrée : la langue de la communion et du sens pur.

L'art d'aujourd'hui, qui se situe après la rupture, est en position de servir de langue universelle, mais il lui manque la légitimité que la foi tirait de la totalité divine. Croire que l'homme est conçu à l'image de Dieu pouvait suffire au plus déshérité, car c'était à la fois une promesse et un acquis déjà réalisé. L'image de Dieu ne pouvait se démonétiser qu'à condition que l'on se démonétisât soi-même : ce fut longtemps sa meilleure garantie.

La communication a pour passif, en nous, la perte de cet absolu. Privée de lui, elle en garde la nostalgie et par conséquent une exigence, qui ne peut se satisfaire du sens immédiat de nos activités. Après la mort de Dieu et du Progrès, qu'est-ce qui peut nous combler ? La communication serait le mouvement capable de le faire si elle jouissait d'une garantie intouchable liée à un trésor universel.

L'art pourrait être ce trésor. Il est en voie de le devenir depuis la Renaissance parce qu'il assume la création et la conservation d'un sens entièrement humain. Mais dans le temps où il s'humanisait, l'art n'a cessé de se personnaliser, le nom de l'artiste prenant de plus en plus de valeur. La signature authen-

tifie l'œuvre d'art comme celle du Caissier Général le billet de banque. Dans le même mouvement, ce qui avait un prix a eu tendance à devenir hors de prix, cependant que l'œuvre de valeur tendait à s'identifier à celle qui a de la valeur. Le trésor mental n'est donc pas distinct du trésor marchand. Une partie des œuvres retrouve bien la plénitude de sa fonction au musée, mais cette bonne fin n'empêche pas le musée d'être aussi la banque où la valeur désintéressée renforce la valeur marchande des œuvres ayant cours.

L'art ne peut se relever d'être devenu marchandise, cette perversion du sens est irrémédiable. Dieu n'a jamais été à vendre : il est mort sans avoir été abaissé. Le sens a besoin d'aller vers quelque chose d'intact ; dès qu'il se négocie, il se dégrade.

La promesse du bonheur a remplacé la promesse du salut. Equilibrer besoin et bonheur pour qu'ils se relancent l'un l'autre, c'est tout le sens de la consommation. Ce sens n'a qu'une mobilité apparente : il projette des images fixes, qui suscitent un désir dont elles accomplissent la satisfaction. Il suffit d'être dans l'image. Le modèle n'est plus vers l'infini, il est petitement fini : le couple, la maison, la voiture. Tout est accessible dès qu'on entre dans le système clos des signes du bonheur.

Cela ne se passe plus dans l'histoire, pas même dans la chronique, mais dans l'actualité, c'est-à-dire dans le gros plan. Là, on confond la partie avec le tout.

De la guerre du Golfe à la prise à la hache de l'église Saint-Bernard, de l'audimat à l'industrie culturelle, les vingt-deux essais qui composent ce livre décrivent les occurrences et les modalités de ce que Bernard Noël appelle "la castration mentale".

La castration mentale c'est la privation de sens, ce par quoi nous sommes écartés du sens. C'est l'imperceptible qui trompe les consciences, vide les têtes, remplace la création par la représentation, l'action par l'image, sans pour autant troubler la passivité des victimes. C'est l'arme absolue d'un pouvoir qui se cache derrière le fait économique et dont la seule excuse, le seul alibi, est la consommation.



90 F
936304-5
ISBN : 2-86744-559-1
04-97



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS